# LE ROULIER,

## MIMODRAME

EN TROIS ACTES,

PAR MM. FERDINAND, ST.-HILAIRE ET MÉNISSIER;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE 21 OCTOBRE 1823.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1823.

Digitized by Google

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| PIERRE, roulier. . . . . | M. *Gauthier.* |
| CATHERINE, sa femme. . . . . | Mme. *Marigny.* |
| M. DURAND. . . . . | M. *Edmond.* |
| BAPTISTE, son intendant. . . . . | M. *Marius.* |
| Mme. Ve. DURAND. . . . . | Mme. *Tigée.* |
| ADOLPHE, son fils. . . . . | Mlle. *Pauline.* |
| ROBERT, domestique de Mme. Durand. . | M. *Héret.* |
| FRANÇOIS, auvergnat. . . . . | M. *Bailleste.* |
| MADELEINE, femme d'auvergnat. . . . . | Mme. *Baron.* |
| Enfans de Madeleine. | |
| M. ARNAUD, magistrat. . . . . | M. *Marchand.* |
| Le Secrétaire de M. Arnaud. . . . . | M. *Delagarde.* |
| Deux Postillons. . . . . | M. *Adolphe.*<br>M. *Lamarre.* |
| Enfans de Pierre Leroux. . . . . | *la petite Tigée.* |
| Un Chef de Gardes. . . . . | M. *Lambequin.* |
| Deux Gardes. . . . . | M. *Maréchal.*<br>M. *Lespérance.* |
| Deux Paysans. . . . . | M. *Alin.* |
| Bandes d'auvergnats. | |
| Domestiques du château. . . . . | M. *Félix.* |
| Gens du Château. | |
| Paysans. | |
| Paysannes. | |

IMPRIMERIE DE NOUZOU.

Digitized by Google

# LE ROULIER,

## MIMODRAME EN TROIS ACTES.

## ACTE Ier.

*Le Théâtre représente la cour d'une maison de belle apparence. A gauche, la maison tient tous les plans jusqu'à un mur qui traverse le fond et qui, occupé par une grille, laisse voir au loin la campagne; à droite, sur le premier plan, est l'entrée d'une serre; au dernier plan, toujours à droite, est un pavillon attenant au mur: les croisées en sont fermées par des jalousies).*

### SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE LEROUX, Gens du Château.

(*Des gens du château roulent des tonneaux qu'il doit emmener dans sa charrette*).

PIERRE.

Là, là! prenez donc garde.

UN DOMESTIQUE.

Ah!

PIERRE.

Ah! le maladroit... tu t'es blessé, j'en étais sûr... Attends, je vais arrêter le sang. (*il cherche dans sa poche*). Allons, voilà que j'ai perdu mon mouchoir; je l'avais pourtant en arrivant ici.

LE DOMESTIQUE.

Merci, Pierre, j'ai ce qu'il me faut.

PIERRE.

A la bonne heure. Voyons maintenant... une, deux, trois... hein!.. six pièces, c'est bien ça. (*au domestique*). Dis donc, es-tu sûr qu'elles sont entières?

LE DOMESTIQUE.

Ah! ah! tu fais le malin, je crois.

PIERRE.

Mais, dis-moi, où est donc le bourgeois?.. est-ce qu'il ne viendra pas?

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

M. Durand? ah! il est trop occupé dans ce moment.

PIERRE.

Ce qu'on m'a dit en arrivant ici serait-il donc vrai?

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce qu'on t'a dit?

PIERRE.

Que M. Durand, votre maître, qui avait hérité de tous les biens de son frère aîné, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-cinq ans, allait se trouver tout à coup dépossédé, attendu que ce frère qu'on croyait veuf... non, qu'on croyait garçon... est-ce ça donc?.. ah! ma foi, c'est si embrouillé que je n'y comprends rien.

LE DOMESTIQUE.

C'est cependant tout simple. M. Durand aîné, après s'être enrichi dans les Indes, a séduit en Hollande, où il venait de s'établir, une jeune personne nommée Thérese, d'une famille honnête, mais pauvre... se voyant près de sa fin, il voulut rendre l'honneur à celle qu'il aimait, il l'épousa secrètement. Notre maître qui ignorait tous ces détails, à la mort de son aîné est venu sans façon, comme seul héritier, prendre possession des biens dont il jouit depuis plusieurs mois... mais voilà bien une autre histoire; le bruit s'est répandu hier à l'office qu'une lettre de la veuve de M. Durand avait été apportée le matin, et que cette lettre annonçait pour aujourd'hui l'arrivée de la belle-sœur de monsieur, avec tous les papiers constatant ses droits à l'héritage de son mari.

PIERRE.

Voilà ce que c'est que de se brouiller avec son frère... il aura tout donné à sa femme.

LE DOMESTIQUE.

C'était inutile, puisqu'il y a un enfant de quatre ans.

PIERRE.

Un enfant... ah! ah! c'est fâcheux pour M. Durand... mais j'apperçois votre intendant, il va me donner ma feuille de voiture.

## SCÈNE II.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE, *aux domestiques*.

Que faites-vous là, ne vous ai-je point ordonné...

Digitized by Google

PIERRE.

Eh ! M. Baptiste, ne les grondez pas... ils m'ont donné un coup de main pour charger ma voiture.

BAPTISTE.

Ah ! ah ! c'est vous, Pierre ?

PIERRE.

Il m'apprenaient un évènement.

BAPTISTE.

Oui, mon pauvre Pierre, dans deux heures, la nouvelle maîtresse de cette maison sera ici ; ce n'est plus à M. Durand que j'aurai à rendre compte des revenus de ce domaine.

PIERRE.

En ce cas, ce n'est pas la peine que je vous remette le semestre échu du moulin à eau de Massiac que M. Durand m'a affermé.

BAPTISTE.

Donnez toujours, la belle-sœur de mon maître me conservera peut-être dans ma place d'intendant... de toutes manières il est nécessaire que tout soit en ordre, et mon maître désire qu'en trouvant mes comptes bien en règle, la veuve de son frère n'ait aucun prétexte de se plaindre de ses nouveaux parens.

PIERRE.

C'est juste... je reconnais bien là la probité de M. Durand et l'exactitude de son intendant... tenez, voici votre somme, c'est ma femme qui l'a mise elle-même dans ce sac.

BAPTISTE.

C'est bon, nous compterons plus tard... allez m'attendre dans mon cabinet, où je vous ferai votre quittance. (*aux domestiques*). Rassemblez les paysans que j'ai prévenus, et que quelques uns de vous se tiennent près d'ici pour qu'à mon premier signal rien ne manque à la réception de notre nouvelle maîtresse... allez.

## SCÈNE III.

BAPTISTE, ensuite DURAND.

BAPTISTE, *reconduisant Pierre jusqu'au pavillon, il se baisse à l'angle du mur.*

Qui donc a laissé là ce mouchoir. (*le mettant dans sa poche*). On le réclamera peut-être. (*avec réflexion*). Faut-il après avoir pendant plusieurs années tout sacrifié pour attendre que mon maître devienne l'héritier d'une grande for-

Digitized by Google

tune, faut-il que ce soit au moment où j'allais jouir du fruit de mes sacrifices, que l'on vienne me l'arracher? mon maître sera réduit à solliciter de sa belle-sœur une modique portion de l'immense fortune dont il se croyait possesseur; et moi qui me trouvais à même de m'approprier une partie de ces grands biens, je me verrai peut-être forcé de renoncer à tout... ah!..

DURAND, *entrant et très-agité.*

Je te cherchais...

BAPTISTE.

Quelle agitation!..

DURAND.

N'est-elle pas naturelle... quand je perds pour jamais toutes mes espérances de bonheur!

BAPTISTE.

Pour jamais!..

DURAND.

Eh! quoi! la mort de mon frère, en réparant les désordres de la jeunesse la plus agitée, m'aura replacé avec honneur dans les rangs de la société; pendant six mois, je me serai vu le maître d'une fortune considérable, dont les revenus ont jusqu'ici tout au plus éteint la moitié de dettes que j'avais contractées, et tu voudrais que de sang-froid je visse une étrangère me replonger dans un abîme plus profond que celui dont je ne croyais jamais sortir.

BAPTISTE.

Non, et dès ce moment je me déclarerais votre ennemi, si vous pouviez souffrir qu'on vous enlevât ainsi tous vos biens.

DURAND.

Mais, que faut-il donc faire?

BAPTISTE.

N'y a-t-il d'autre parti à prendre que celui de gémir, de se plaindre... Je vous ai vu jadis moins timide.

DURAND.

Je ne... te comprends pas.

BAPTISTE.

Ou plutôt vous ne voulez point me comprendre... y a-t-il quelque moyen de contester en justice à votre belle-sœur les droits qu'elle prétend faire valoir?

DURAND.

Aucun... M. Arnaud, le magistrat de Massiac, m'écrit que les papiers, envoyés par la veuve de mon frère, sont parfaitement en règle.

Digitized by Google

BAPTISTE.

Ainsi, à l'arrivée de votre belle-sœur, vous sortirez de cette maison, et redevenu demain le jouet de la mauvaise fortune...

DURAND.

Malheureux!.. quel avenir m'offres-tu?

BAPTISTE.

Celui qui vous attend, si vous hésitez à vous abandonner à mes conseils.

DURAND.

Mais au moins, explique toi.

BAPTISTE.

Votre belle-sœur n'est pas connue dans ce pays, elle n'a point encore eu le temps de vous ravir cette estime, cette considération que vous aviez su vous attirer à si juste titre.

DURAND.

Eh bien!

BAPTISTE.

Silence!.. voici quelqu'un. Je livre à vos réflexions le projet que j'ai dû concevoir; pour l'exécution, rapportez-vous en à moi.

DURAND.

Ne fait rien sans mon ordre.

BAPTISTE.

Silence, vous dis-je... dans deux heures je vous demanderai votre réponse.

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, ROBERT, *à cheval.*

ROBERT.

C'est ici que demeure M. Durand?

BAPTISTE.

Oui, mon ami, que lui voulez-vous, le voilà.

ROBERT.

Comment, Monsieur, c'est vous! vous ne me reconnaissez pas? je suis ce Robert qui partit il y a quinze ans avec Monsieur votre frère.

DURAND.

Robert!.. ainsi vous ne l'avez jamais quitté?

ROBERT.

Hélas! Monsieur, il est mort dans mes bras et dans ceux de sa femme.

Digitized by Google

DURAND.

Sa femme!

ROBERT.

Une bien brave dame, allez... et son petit Adolphe donc... ah! tenez, quand vous les aurez vûs, je parie que vous ne pourrez vous empêcher de les aimer.

DURAND.

Pourquoi n'êtes-vous pas avec elle?

ROBERT.

Elle a voulu que je vinsse en avant pour vous avertir, ce qui fait que j'ai pris un cheval de poste; mais d'ici à une demi-heure vous la verrez paraître elle-même.

DURAND.

Une demi-heure, que ne le disiez-vous plutôt! Jacques, Etienne, Picard. (*Il frappe dans sa main, et bientot on voit paraitre toute la maison en grand costume, et les paysans en habit de fete*). Que tout soit disposé pour l'arrivée de ma sœur.

## SCÈNE V.

Les Mêmes, PIERRE LEROUX, Domestiques, Paysans.

PIERRE.

Comment, est-ce que la bourgeoise est déjà ici?

BAPTISTE.

Pas encore, mon garçon... Vous voyez, Robert, que mon maître n'a rien épargné pour bien recevoir sa belle-sœur.

DURAND.

Puissent mes soins lui prouver combien m'est sacrée la mémoire de mon cher Durand.

BAPTISTE.

Vous pouvez maintenant, M. Robert; retourner au-devant d'elle et lui dire...

ROBERT.

Non, non, je reste... je ne suis plus jeune, et j'ai besoin de me reposer; ma maîtresse a soin de son vieux serviteur, elle m'en voudrait si, par trop de zèle, je me rendais malade.

DURAND.

Vous avez raison, et puisque c'est ainsi, entrez vous reposer, je vais aller moi-même au-devant de ma sœur.

BAPTISTE.

Et moi je reste pour tout préparer. (*à Durand*). Songez que votre salut est dans vos mains. (*Durand sort avec Robert*).

Digitized by Google

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, excepté DURAND et ROBERT.

PIERRE.

Morbleu, mes amis, s'il faut en croire le bruit public, ça ne sera pas la faute de notre nouvelle dame, si les roues de ma charrette et de mon moulin ne tournent plus... Eh! bien, M. Baptiste, vous nous dites de nous amuser et vous êtes triste.

BAPTISTE.

Moi!.. vous vous trompez, Pierre... allons, allons. (*bas*). observons-nous. (*On entend des cris au dehors*).

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

UN DOMESTIQUE.

Eh! c'est la bande des ramoneurs qui descendent tous les ans des montagnes pour se rendre à Paris.

PIERRE, *à Baptiste.*

Eh! bien, tant mieux, nous leur ferons danser la bourrée... dites donc, si vous les faisiez entrer?

BAPTISTE.

J'y consens.

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, FRANÇOIS.

(*Tous les ramoneurs le suivent en faisant de grandes révérences*).

FRANÇOIS.

Vostra serviteur, les amis... Eh! diou me pardouna, chest Pierre Leroux.

PIERRE.

François!.. et par quel hasard, mon vieux, es-tu à Longeac?

FRANÇOIS.

Par le hasard que nous passons deux fois par an par che village, en sortant de nostra Puy-de-Dôme, ou en y retournont; mais toi, qu'est-ce que tu fais donc au milieu de ches messieurs galonnés, et de ches paysans si bien pomponnés, qu'on croirait que chest aujourd'hui dimanche.

PIERRE.

Je te conterai ça, reste toujours à la fête... nous boirons



Digitized by Google

ici le premier coup, un second en chemin, et un troisième en arrivant au moulin.

FRANÇOIS.

Eh! bien, tope l'ami... dites donc vous austra... cha vous est égal de vous amuser pendant deux heures?

TOUS.

Oui... oui...

FRANÇOIS.

Ah! diable, chest que nous n'avons que nos habits de tous les jours, et nos souliers à paillettes.

PIERRE.

Et moi, donc... une blouse de roulier... pas davantage... ah! pas de cérémonie... c'est sans façon; mais chut!.. j'aperçois une chaise de poste. (*bas*). C'est sans doute notre nouvelle dame qui vient prendre possession de ses domaines, sortons, et nous reviendrons pour la fête.

FRANÇOIS.

Ah! que ches gens-là chont heureux. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VIII.

### DURAND, MAD. DURAND, ROBERT.

MAD. DURAND.

J'espère que mon frère ne peut m'en vouloir, d'avoir défendu les intérêts de mon fils.

DURAND.

Auriez-vous pu croire que je fusse capable de contester des droits que mon frère a consacrés, en vous donnant le titre de son épouse?

MAD. DURAND, *souriant.*

Non, vraiment.

BAPTISTE.

Madame, les habitans du village désirent fêter votre arrivée, et vous présenter leurs hommages et leurs vœux.

MAD. DURAND.

Je vous remercie, ils peuvent se livrer à leurs jeux, leur plaisir n'égalera jamais celui que j'éprouverai à leur exprimer ma reconnaissance.

BAPTISTE.

Ainsi, Madame, vous daignez donc accepter la petite fête que j'ai préparée.

Digitized by Google

MAD. DURAND.

Je vous le répète, ce sera un grand plaisir pour moi d'y assister; mais mon fils doit être fatigué du voyage, veuillez le faire conduire dans mon appartement, je vous le recommande.

BAPTISTE.

Je vais exécuter vos ordres...

(*Il sort avec l'enfant. Un bruit de fête se fait entendre, tous les habitans du pays arrivent en saluant leur nouvelle maîtresse*).

PIERRE, *entrant.*

Madame, daignez me pardonner la liberté que je prends de me joindre aux habitans du pays, pour fêter, avec eux, votre présence dans vos domaines.

MAD. DURAND, *à Durand.*

Quel est cet homme ?

DURAND.

Il se nomme Pierre Leroux, un de vos fermiers, roulier de son état, et qui tient votre moulin de Massiac; on ne l'appelle dans tout le pays que le brave roulier.

PIERRE.

Vous êtes bien bon, M. Durand, je ne fais que mon devoir... Allons, enfans, vive la joie.

(*Tout le monde arrive, la fête commence; pendant le bal, Baptiste parle bas à son maître, en regardant Mad. Durand. Durand exprime son indécision.*)

*BALLET.*

MAD. DURAND, *se levant.*

Mes amis, l'heure s'avance, il faut que je vous quitte.

DURAND.

Quoi! déjà ?

MAD. DURAND.

Comme je veux partir dans deux heures pour me rendre au château de Massiac, et qu'une absence plus longue pourrait causer de l'inquiétude aux personnes qui m'ont accompagnées, je désire profiter du peu de temps qui me reste, pour prendre un peu de repos. (*à Robert*). N'oubliez pas de commander des chevaux.

BAPTISTE, *bas à Durand.*

Elle nous fournit elle-même les moyens pour la réussite de mon projet.

Digitized by Google

DURAND, *à Baptiste.*

Silence!.. Quoi, ma chère sœur, vous voulez sitôt nous quitter? n'êtes-vous pas ici la maîtresse...

MAD. DURAND.

Que dites-vous, mon frère!... vous aviez choisi ces lieux pour votre retraite, mon plus cher désir est que vous ne vous aperceviez pas qu'ils ont changé de maître. Je vous demanderai seulement l'hospitalité pour cette nuit.

BAPTISTE, *à Durand.*

J'ai fait disposer ce pavillon pour Madame et son fils.

MAD. DURAND.

Adieu, mon frère... demain je vous reverrai... (*aux paysans*). Adieu, mes amis.

BAPTISTE, *bas à Durand.*

Je vous attends ici.

(*La nuit commence, des valets précèdent avec des flambeaux; Durand conduit sa belle-sœur*).

## SCÈNE IX.

Les Mêmes, excepté MAD. DURAND et DURAND.

PIERRE, *aux ramoneurs.*

Ah! ça, si vous voulez, nous allons nous mettre en route, il faut que j'aille coucher à deux lieues d'ici.

FRANÇOIS.

C'est vrai cha, Pierre. (*bas*). Et puis... je ne cherais pas fâché de causer avec toi librement en chemin. (*aux ramoneurs*). Allons, camarades, partons, le rendez-vous est toujours au carrefour des charbonniers, et de là, chacun prendra la route qui lui conviendra le mieux.

TOUS.

Partons, partons. (*Ils partent tous*).

## SCÈNE X.

PIERRE, FRANÇOIS.

PIERRE.

Dis donc, François, attends-moi, je vais chercher mon cheval.

FRANÇOIS.

Ne sois pas longtemps. (*Il fait nuit*).

PIERRE.

Le temps d'atteler. (*Pierre sort*).

Digitized by Google

FRANÇOIS, *seul.*

Ça ne doit pas être très-agréable pour M. Durand de se voir obligé de déménager et d'abandonner de si beaux biens, qui doivent valoir de beaux écus; c'est pas l'embarras, si ça m'arrivait, je ne serais pas content; après tout, chacun le sien, il n'y a rien à dire. ( *Il s'assied sur un banc* ).

## SCÈNE XI.

### FRANÇOIS, BAPTISTE.

BAPTISTE, *se croyant seul.*

Ils sont partis. ( *Il écoute au pavillon* ). M. Durand aura-t-il assez de force et de courage pour exécuter... ( *apercevant François sur le banc* ). Que fais-tu là?

FRANÇOIS.

Rien... j'attendons M. Pierre, qui est allé chercher son cheval.

PIERRE, *arrivant.*

Allons, François, viens-tu?

BAPTISTE.

Ah! c'est vous, M. Pierre? bon voyage.

PIERRE.

Je vous remercie, M. Baptiste, j'espère vous revoir avant peu; notre nouvelle propriétaire paraît être une excellente femme, et je suis bien sûr que quand elle vous connaîtra, elle vous conservera votre place; car tout le monde sait que vous êtes un brave homme vous, allons, adieu.

( *Pierre et François partent avec la charrette* ).

BAPTISTE, *seul, regardant à travers les croisées du pavillon.*

Je n'aperçois plus de lumière, elle repose... exécuterai-je mon dessein?.. Si j'hésite un instant, Durand est perdu, et je passerai le reste de mes jours dans la misère... Dans la misère... ils ont laissé l'étrangère en notre pouvoir... profitons de cette occasion... Mais, voudra-t-il y consentir?.. le projet que je forme est hardi!.. je n'ai point à choisir... tout gagner ou périr!.. j'aime mieux perdre la vie, que de la voir s'écouler dans l'infortune. Quelqu'un s'avance.

DURAND, *appelant dans le fond.*

Baptiste? Baptiste?..

BAPTISTE, *l'apercevant.*

Ah! c'est vous, monsieur, je vous attendais avec impatience; à quoi vous décidez-vous?

Digitized by Google

DURAND.

Quoi ! malheureux ! tu veux que, profitant du sommeil de ma sœur...

BAPTISTE.

Aimez-vous mieux vous voir réduit à la plus affreuse misère ?

DURAND.

Mais, as-tu bien songé à toute l'énormité de ce crime ?

BAPTISTE.

Et vous, avez vous songé à l'avenir qui vous attend ?

DURAND.

Malgré les justes raisons qui doivent me la faire haïr, je ne puis résister aux témoignages d'amitié qu'elle me donne.

BAPTISTE.

Eh ! quoi, monsieur, pouvez-vous être un instant dupe de ces belles promesses qui ne coûtent rien à celle qui vient usurper notre place ; M. Durand est mort sans se réconcilier avec vous, sa veuve, quoiqu'on en dise, ne peut avoir pour vous de bons sentimens. Laissez-la s'établir dans ses domaines, et vous la verrez, levant le masque, vous rendre d'autant plus malheureux, qu'un moment vous aurez cru échapper à une ruine complète.

DURAND.

Que dis-tu ?

BAPTISTE.

Ce que vous n'auriez pas manqué de dire vous-même, si une vaine compassion ne s'était emparée de votre cœur.

DURAND.

Mais, son enfant ?.. quel est donc ton projet ?

BAPTISTE.

De les frapper tous deux à l'instant même.

DURAND.

Dans cette maison... y penses-tu ? Robert qui est allé tout préparer pour le départ de sa maîtresse et qui va revenir, le postillon et la chaise qu'ils attendent...

BAPTISTE.

J'ai songé à tout... il vous sera facile d'occuper le postillon, et de retenir ici Robert, vous lui direz que sa maîtresse, en considération de son âge, m'a choisi pour lui servir d'escorte, Robert, déjà fatigué, ne demandera pas mieux que de rester... votre sœur sera dans la voiture... elle y sera... m'entendez-vous... la portière fermée à clé... nous partons, je ne quitte point

Digitized by Google

la chaise, j'empêche qu'on n'en approche, je réponds à toutes les questions qu'on pourra me faire... arrivé dans la forêt de Massiac, qui depuis quelque temps sert de refuge aux malfaiteurs, aidé par vous, je me défais facilement du postillon, et demain on dit partout que madame Durand et son fils sont tombés sous les coups des brigands.

DURAND.

Grand Dieu !

BAPTISTE.

Le temps nous presse... ce projet dont je réponds, en écartant de vous tous soupçons, nous assure l'héritage. (*à part*). Il hésite... (*haut*). Demain vous êtes maître pour jamais de la fortune de votre frère, ou bientôt ruiné, poursuivi, déshonoré... Eh ! bien ?..

DURAND.

Je m'abandonne à toi.

(*Baptiste entre dans le pavillon, et en laisse la porte ouverte*).

## SCÈNE XII.

DURAND, *seul, égaré.*

C'en est donc fait ! où va-t-il ?.. Baptiste?.. qu'est-il devenu?.. mes idées se perdent. (*apercevant le pavillon*) C'est-là... oui, c'est-là... ah ! prévenons sa fureur...

(*On entend des gémissemens sourds*).

Il n'est plus temps !..

(*Des cris d'enfant succèdent aux gémissemens, Durand respirant à peine, est immobile d'effroi*).

## SCÈNE XIII.

BAPTISTE, DURAND.

BAPTISTE, *sortant du pavillon avec l'enfant.*

Venez, venez, vous n'avez plus rien à craindre.

DURAND.

Grand Dieu ! et l'enfant !.. on vient... c'est sans doute la chaise de poste... comment faire ?

BAPTISTE.

Attendez... retenez ici le postillon, une des portes du pavillon donne sur la campagne, fiez-vous à moi... (*à part*). Son hésitation me donne des inquiétudes; mais à tout évènement, cet enfant sera une garantie pour moi.

(*On entend des coups de fouet dans la coulisse*).

Digitized by Google

DURAND.

On approche, fuis, fuis, malheureux !

( *Baptiste fuit, en emportant l'enfant* ).

ROBERT, *sortant de la maison.*

Je ne me suis pas trompé, j'ai bien entendu des coups de fouet. ( *Le postillon paraît* ). Ah ! vous voilà postillon, attendez-moi, je vais avertir madame.

DURAND.

Non, restez, vous ne l'accompagnerez pas.

ROBERT.

Comment c'est vous, M. Durand ?

DURAND.

Je sors de chez votre maîtresse, elle exige que vous passiez la nuit ici, et demain vous irez la joindre.

ROBERT.

Mais, qui donc courra devant la chaise ?

DURAND.

Soyez tranquille, Baptiste est plus jeune que vous, il ne la quittera pas.

ROBERT.

Vous êtes bien sûr que M. Baptiste aura pour madame tous les soins...

DURAND.

Baptiste a toute ma confiance.

ROBERT.

A la bonne heure, je suis rassuré, les ordres de madame sont sacrés pour moi.

BAPTISTE, *entrant par la grille.*

Allons, postillon, madame est dans sa voiture, elle vous attend. ( *Il montre la clé de la voiture à Durand* ).

ROBERT.

Je vais lui faire mes adieux.

BAPTISTE.

C'est inutile, je m'en charge.

DURAND, *bas à Baptiste.*

Et l'enfant ?

BAPTISTE, *bas.*

Il ne me quittera pas, ne tardez pas à me suivre. Allons, partons.

( *Durand s'occupe à empêcher Robert d'arriver dans le fond. On entend des coups de fouet, la chaise de poste tra-*

Digitized by Google

*verse le théâtre. Baptiste paraît à cheval devant la grille, et tient l'enfant devant lui, et le montre à Durand*). Tableau.

*Fin du premier acte.*

---

# ACTE II.

*Le Théâtre représente la grande route. Au-dessus d'une grande porte on voit une lanterne en transparent sur laquelle est écrit :* Poste Royale. *Au fond, d'un coté, les écuries. Aux premier et deuxième plans, à droite de l'acteur, les bâtimens de l'auberge. La charrette de Pierre est à la porte. Il fait nuit.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, *seul.*

(*Il sort mystérieusement de l'auberge*).

J'avais cru entendre du bruit... personne... Baptiste tarde bien à me rejoindre... il est vrai que la vîtesse de mon cheval a dû me faire gagner du temps sur lui, cependant il devrait être ici. Dans quelle affreuse situation il me laisse !.. aura-t-il pu exécuter son projet ? le plus léger soupçon suffit pour nous perdre... si le jour me surprenait ici... ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?.. (*On entend dans le lointain le bruit d'une voiture*). Quel est ce bruit ?.. une voiture !.. ah ! si c'était... oserait-il venir jusqu'en ces lieux, ou plutôt aurait-il fui, épouvanté par le nouveau crime qui lui restait à commettre ?..

## SCÈNE II.

DURAND, BAPTISTE, le Postillon.

(*La voiture s'est arrêtée à la porte*).

BAPTISTE, *en dehors.*

Postillon, n'arrêtons pas ici ; nous relayerons à Massiac.

DURAND.

C'est la voix de Baptiste.

LE POSTILLON.

Non, non, je ne veux pas doubler les relais la nuit.

DURAND.

Ah ! je frémis !



Digitized by Google

BAPTISTE.

Marche donc, tu seras bien payé.

LE POSTILLON.

Ça m'est égal, je ne passerai pas. ( *Il fait claquer son fouet et frappe à la porte* ). Charlot! eh! Charlot!.. debout... v'là un' chaise de poste!..

DURAND.

Que résoudre?

## SCÈNE III.

Les Précédens, un Garçon d'écurie.

( *Le garçon d'écurie va ouvrir la porte; Baptiste et le postillon entrent* ).

LE POSTILLON.

Allons, Lendormi, viens m'aider à dételer... dis à Jacquelin qu'il s'habille; il faut mener c'te voiture à Massiac.

DURAND, *allant à Baptiste.*

Malheureux, tu nous perds. Pourquoi avoir conduit la chaise jusqu'ici?

BAPTISTE.

Je n'ai pu faire autrement; il fallait avant tout me débarasser de l'enfant. Je restais éloigné de la voiture pour que ses cris ne fussent pas entendus; enfin une occasion favorable s'est présentée. Des voyageurs qui nous suivaient ont pris une autre route; fatigué de pleurer, de se débattre, votre neveu s'était endormi; je l'ai déposé dans un ravin, à l'entrée du village.

DURAND.

Si on allait le trouver, le reconnaître...

BAPTISTE.

Impossible. On l'a à peine entrevu au château; il ne connaît pas sa mère sous le nouveau nom que pour votre malheur votre frère lui a donné; d'ailleurs il est si jeune qu'il ne pourrait fournir aucuns renseignemens qui puissent vous compromettre.

DURAND.

N'était-il pas plus prudent...

BAPTISTE.

Pour vous, peut-être; mais moi, je n'étais pas fâché de me réserver, à tout évènement, les moyens de vous forcer à avoir toujours de la mémoire, si par hasard vous étiez tenté d'oublier quelque jour le service que je vous ai rendu. Vous m'entendez, l'enfant perdu pour tout le monde, ne le serait pas pour moi, et...

Digitized by Google

DURAND.

Il suffit... tu laisses trop longtemps ces hommes autour de la chaise... je tremble...

BAPTISTE.

Rassurez-vous, tout est bien fermé : il n'y a rien à craindre.

( *Les chevaux qui arrivent et ceux qui partent traversent la cour* ).

LE POSTILLON.

Dites donc, m'sieur, quand vous voudrez, v'là qu'nous sommes prêts... ( *il s'approche* ). Ah! ça, j'ai frappé à la portière... ( *mouvement d'effroi de Durand et de Baptiste* ). On n'a pas répondu... qu'est-c'qui paye donc les postillons?

BAPTISTE, *cachant son trouble.*

C'est moi... c'est moi... tiens...

LE 2e. POSTILLON.

En route... eh! mais, c'est M. Durand, j'crois... est-c'que vous allez monter dans la voiture?

DURAND, *réprimant un mouvement de terreur.*

Moi?.. non... non... je retourne à Longeac. ( *bas à Baptiste* ). Pars donc, malheureux!

BAPTISTE.

Viendrez-vous?

DURAND.

Je te suivrai.

LE 2e. POSTILLON.

En route, en route.

BAPTISTE, *à Durand.*

Je vous réponds de celui-là dans le bois de Massiac... attendez-moi au carrefour des charbonniers.

( *Le premier postillon rentre dans l'écurie avec le garçon; Baptiste sort. On amène le cheval de Durand; il s'éloigne du coté par lequel la voiture est venue; mais un instant après il revient sur ses pas et prend la route que Baptiste a suivie. La grande porte reste ouverte* ).

## SCÈNE IV.

Le petit ADOLPHE.

( *Il paraît à la grande porte et frappe* ).

Mon dieu, il n'y a personne... qu'est-ce que je vais devenir?.. ( *il s'approche du coté de la voiture de Pierre* ). Et maman, où est-elle à présent?.. si j'pouvais trouver ce mé-

Digitized by Google

chant homme qui m'a laissé là bas tout seul... comme je suis fatigué!.. ( *il s'assied sur de la paille, près de la roue de la charrette* ). Maman... maman... où es-tu ?..

( *Il s'endort et se laisse aller sous la roue* ).

## SCÈNE V.

PIERRE LEROUX, *sortant de l'écurie, ensuite* FRANÇOIS.

PIERRE.

Charlot, Charlot!.. allons, il faut atteler, mon vieux... voilà qu'il est quatre heures... François !.. François !.. ah ! grand fainéant !..

FRANÇOIS, *se frottant les yeux.*

Diable!.. tu es matinal, toi... j'étais bien sur cette paille fraîche... vous autres rouliers, peste vous avez du luxe... eh!.. ça me faisait plaisir de m'étendre là dessus... ah!..

PIERRE.

Tu te reposeras à la maison... il me tarde d'embrasser ma femme et mes enfans...

FRANÇOIS.

Ah ! oui, c'te pauvre Catherine, c'est une bien brave femme !.. heu ! si je n'étais pas forcé de faire tous les ans le tour de la France, j'en voudrais une comme ça.

PIERRE.

Ah ! dame oui, c'est une bonne femme... eh ! Charlot, voyons, amène donc mon cheval.

( *Le garçon d'écurie conduit le cheval à la charrette* ).

FRANÇOIS, *soulevant un des brancards.*

Attends, je vais t'aider. ( *Ils attèlent le cheval* ).

PIERRE.

Passe-moi la souventrière... bon... ( *à Charlot* ). eh ! ben, amèneras-tu, grison... ( *le cheval de devant est attelé* ). Tiens, Charlot, voilà ce que je te dois... adieu mon garçon... vas détacher mon chien ; allons, margot, en route !.. hue !.. dia !.. hue !.. ( *Le chien saute en aboyant à la tête des chevaux, il les mord et les empêche d'avancer* ). Allons, qu'est-ce qu'il a donc à mordre mes chevaux ?.. veux-tu bien te taire !..

FRANÇOIS.

Oh ! il n'finira pas... veux-tu te taire !.. ( *le chien va aboyer*

Digitized by Google

*du côté de l'enfant*). Veux-tu... eh ! qu'est-ce donc... un instant !.. je n'me trompe pas, il y a là un p'tit enfant qui dort sous ta roue.

PIERRE, *courant à la tête de ses chevaux.*

Grand Dieu !.. oh !.. oh !.. oh !..

FRANÇOIS, *prenant l'enfant dans ses bras.*

Viens, mon petit, viens... (*le chien caresse l'enfant*). Oui, Turc, tiens, caresse-le, car sans toi...

PIERRE.

Ah ! qu'il est gentil !..

LE PETIT ADOLPHE, *s'éveillant.*

Comment, tu vas encore m'emporter... je ne veux pas, je ne veux pas ! (*Il se débat*).

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que tu as, mon garçon ? sois tranquille, je ne te ferai pas de mal.

LE PETIT ADOLPHE, *se frottant les yeux.*

Ce n'est donc pas toi qui as fait pleurer maman, et qui m'as emmené tout seul ?

FRANÇOIS.

Mais non, mon petit, je viens de te trouver là...

LE PETIT ADOLPHE.

Et maman.... je ne la verrai plus !.. (*Il pleure*).

PIERRE.

Comment se nomme-t-elle, ta maman ?

LE PETIT ADOLPHE.

Thérèse, monsieur.

PIERRE.

N'a-t-elle pas un autre nom ?

LE PETIT ADOLPHE.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Et sais-tu où elle demeure ?..

LE PETIT ADOLPHE.

Eh ! oui, c'est bien loin, bien loin, car voilà longtemps que nous sommes en route.

PIERRE.

Où l'as-tu quittée ta maman ?

LE PETIT ADOLPHE.

Moi, je ne l'ai pas quittée... j'ai bien crié, vas, quand on m'a emporté... oh ! les méchans !.. et toi, me ramèneras-tu auprès de maman ?

Digitized by Google

PIERRE.

Oui, oui.

FRANÇOIS.

Ah ! ça, qu'est-ce que tout cela veut dire ?..

PIERRE.

On a voulu le perdre... sans doute, des parens pauvres... peut-être a-t-on compté sur Pierre... eh ! bien, on ne sera pas trompé... écoute, mon petit ami, je vais te conduire chez moi; ensuite nous chercherons ta mère; si nous ne la retrouvons pas, eh ! bien, Catherine la remplacera, tu seras un de nos enfans; j'en ai quatre, tu feras le cinquième, quand il y a pour quatre, on en fait pour cinq.

FRANÇOIS.

Hein ?.. eh ! ben, ne te gêne pas, c'est moi qui l'ai trouvé, et c'est moi qui dois l'avoir.

PIERRE.

Y penses-tu ? qu'en ferais-tu dans tes voyages ?

FRANÇOIS.

Je le mettrai dans un chaudron, sur mon dos, oh ! il sera bien, vas, sois tranquille.

PIERRE.

Non, il vaut mieux qu'il vienne à la maison; sans cela, comment voudrais-tu qu'il retrouvât ses parens ?

FRANÇOIS.

Ecoute, pour nous arranger, il faut tirer à la courte paille à qui l'aura.

LE PETIT ADOLPHE.

Je ne veux pas moi, là; c'est avec lui que je resterai.

FRANÇOIS.

Voyez-vous ça?.. oh ! du moment que le petit bonhomme a pris son parti, il n'y a plus à revenir... c'est égal, tirons toujours, c'est la courte qui gagne. (*Il prend un brin de paille; il présente les deux bouts à Pierre, qui prend le bon*).

PIERRE.

Tiens, j'en étais sûr; quand il s'agit d' faire une bonne action j'ai toujours du bonheur.

FRANÇOIS.

C'est vrai; ah ! ça, as-tu faim ?.. tiens, voilà un morceau de pain et de fromage.

PIERRE.

Attends, attends; je vais te donner à boire. (*Il tire sa tasse,*

Digitized by Google

*pique un des tonneaux qui sont sur la charrette, et donne à boire à l'enfant*). Maintenant, il faut partir... tiens, mets-toi là, dans ce panier... (*Il le place dans le panier qui est sur la charrette... le chien caresse l'enfant*).

FRANÇOIS.

Oui, oui, caresse-le, vas, il te doit un' fière chandelle...
(*Le roulier part; François est sur la voiture*).

## SCÈNE VI.

*Le théâtre a changé et représente un carrefour du bois de Massiac. On lit sur un poteau :* Carrefour des Charbonniers.

*Les chaudronniers qu'on a vu passer au premier acte chez M. Durand, sont arrêtés dans le carrefour. C'est là que doivent se faire les adieux aux femmes et aux enfans. Chaque famille est diversement groupée; on boit le vin du départ.*

JACQUES.

Allons, eh! les autres; haut le pied... François n'arrive pas; mais c'est égal, il a de bonnes jambes; il nous rattrapera.

MADELEINE, *aux enfans.*

Oui, oui, allons, enfans, il faut quitter le papa... embrassez-le encore une fois... (*les enfans vont sauter dans les bras des chaudronniers*). Ah! ça, vous autres, mes amis, vous ne serez pas un jour de plus que ça n'est convenu, entendez-vous bien...

JACQUES.

Sois donc tranquille, nous ne vivons qu'à demi, là bas sans nos bonnes femmes, ah! on est toujours pressé de revenir au pays.

MADELEINE.

Buvez encore un coup, et toi, tu vas chanter la petite chanson d'adieu.

JACQUES.

Bien, ça va, et vous autres, répétez les refrains.

*Chansonnette.*

Il faut partir, enfans, l'heure s'avance,
Il faut partir, voici venir le jour.
Nous charmerons les chagrins de l'absence
Par l'espoir d'un prochain retour.

L'honneur est l'seul bien d'nos campagnes,
N'le perdez pas dans la grande cité;
Et s'il le faut, rev'nez dans vos montagnes,
Pauvres d'argent, mais rich's de probité.

(*Tout le monde danse en répétant le refrain*).

Digitized by Google

*Deuxième Couplet.*

Travaillez bien, pour sout'nir vot' courage,
Vous songerez à vos bons vieux parens,
Aux plaisirs purs qu'vous r'trouverez au village,
Aux douc's caresses d'vos enfans!

L'honneur, le seul bien d'nos campagnes,
Vous l'garderez dans la grande cité;
Et vous r'viendrez, s'il l'faut dans vos montagnes,
Pauvres d'argent, mais rich's de probité!

(*On danse; on s'embrasse une dernière fois; les auvergnats partent par les montagnes du fond; les femmes les reconduisent gaîment; mais lorsqu'elles ne peuvent plus les apercevoir, des larmes coulent de leurs yeux; elles pressent les enfans dans leurs bras, en jetant un dernier regard vers les montagnes qui les séparent de leurs maris, et répètent en chœur, su le devant du théâtre*):

Ils r'viendront dans nos montagnes,
Pauvres d'argent, mais rich's de probité.

(*Les femmes sortent de différens côtés*).

## SCÈNE VII.

DURAND, *seul.*

Qu'ils sont heureux!.. leur âme n'est pas froissée par le souvenir d'un crime horrible... leur sommeil sera paisible sous ce chaume qui les couvre; mais moi, où trouverai-je maintenant le repos?.. chaque instant ajoute à mes tourmens, à mes inquiétudes... (*On entend un coup de pistolet.*) Qu'entends-je?.. juste ciel!

## SCÈNE VIII.

DURAND, BAPTISTE, *accourant.*

DURAND.

Où cours-tu, malheureux? eh bien!

BAPTISTE.

Ah! c'est vous... je vous cherchais, tout est fini; vous n'avez plus rien à craindre du postillon. Les chevaux marchent à l'aventure.

DURAND.

Combien tu as tardé!

BAPTISTE.

J'en ai autant souffert que vous, j'ai pensé un instant que tout espoir de salut nous était enlevé; à peine étions-nous sortis

Digitized by Google

du village, que la chaise s'est engagée dans une ornière; nous avons perdu beaucoup de temps à l'en tirer, car dans cet endroit découvert, il était impossible d'exécuter mon dessein; il fallait bien attendre que nous fussions dans le bois, enfin le moment favorable s'est offert, j'en ai profité.

(*Ils s'éloignent*).

PIERRE, *dans la coulisse.*

Allons, grison, nous v'là montés, va, encore un coup de collier, hue...

BAPTISTE, *entraînant son maître.*

C'est la voix de Pierre... eh! vîte de ce côté, nous serions perdus si on nous surprenait ici. (*Ils sortent*).

## SCÈNE IX.

### PIERRE LEROUX, FRANÇOIS.

PIERRE.

Viens par ici; je suis sûr de l'avoir touché.

FRANÇOIS.

Ah! bien oui, touché, il est au diable ton lapin.

PIERRE.

C'est par paresse que tu dis ça, songe donc à l'excellente gibelotte que Catherine nous ferait.

FRANÇOIS.

Laisse donc, je te dis que ta gibelotte coure encore.

PIERRE.

Veux-tu parier!... attends, je vais faire avancer la charrette, mon cheval soufflera pendant que nous chercherons... allons hue! margot, hue!

(*Il fait avancer la charrette et la range sur le théâtre de manière à ce que le cheval ait la tête du coté du public; il pose son fusil contre la roue*).

FRANÇOIS.

Ah! ça, et le petit, il doit se trouver mieux là dedans. (*Il regarde dans le grand panier*). Ho! il dort comme une marmotte.

PIERRE.

C'est bon, c'est bon; tiens, bats bien les broussailles par ici, moi, je vais par là.

FRANÇOIS.

C'est dit. (*Pierre va chercher dans le fond; François sur le coté*).



Digitized by Google

PIERRE, *dans la coulisse.*

L'as-tu ?

FRANÇOIS.

Pardine oui, nous n'y sommes pas, va... (*On entend un bouleversement de voiture et un bruit d'arbre qui se casse*).

PIERRE.

Ah! mon dieu, que vois-je là?.. une voiture renversée... les chevaux la traînent dans le taillis... et personne... pas de postillon...

FRANÇOIS.

C'est-il possible? attends, attends, nous allons voir ça... Eh! margot, ne bouge pas, entends-tu?

(*Il attache la bride du cheval à un arbre*).

PIERRE, *dans la coulisse.*

Une jeune dame évanouie, viens m'aider à tout retirer de la voiture pour lui donner secours.

FRANÇOIS.

J'y vas, attends.

PIERRE, *dans la coulisse.*

Juste ciel! elle est assassinée!..

FRANÇOIS.

Miséricorde! assassinée, je cours.

(*Les gardes traversent au galop*).

LE CHEF.

C'est bien par ici que nous avons entendu un coup de feu, c'est sans doute quelque braconnier, tâchons de le joindre... suivez-moi.

FRANÇOIS, *entrant précipitamment.*

Les gardes... ah! s'ils allaient soupçonner...

PIERRE, *dans la coulisse.*

Que voulez-vous?..

LE CHEF DES GARDES, *aussi dans la coulisse.*

T'arrêter, misérable... ne bouge pas ou tu es mort.

FRANÇOIS.

Dieu me pardonne, ils vont l'accuser...

PIERRE, *dans la coulisse.*

François, François.

FRANÇOIS.

S'ils me prennent pour son complice, nous serions perdus tous les deux; mettons-nous là, dans ce panier, et voyons ce que ça va devenir; je pourrai peut-être...

(*Les gardes entrent; François ferme le panier sur lui*).

Digitized by Google

## SCÈNE X.

PIERRE LEROUX, les Gardes.

LE CHEF.

C'est bien vous qui avez tiré le coup de feu que nous avons entendu ?

PIERRE.

Oui, mais...

LE CHEF.

Il suffit.

## SCÈNE XI.

Les Précédens, BAPTISTE, *conduit par d'autres gardes.*

LE CHEF.

Quel est cet homme ?

BAPTISTE.

De quel droit m'a-t-on arrêté ?

LE CHEF.

Répondez qui êtes-vous ?

BAPTISTE.

Baptiste, au service de M. Durand. Je courais devant la chaise de sa belle-sœur, et j'étais arrivé depuis longtemps à Massiac. Inquiet de ne pas voir venir la voiture, j'accourais au-devant d'elle, lorsque vos gardes se sont présentés.

LE CHEF.

Votre maîtresse est assassinée !

BAPTISTE.

Assassinée, grand Dieu !

LE CHEF, *montrant Pierre.*

Oui, et voilà le coupable.

BAPTISTE.

Pierre. (*à part*). Nous sommes sauvés !

LE CHEF.

Nous l'avons surpris au moment où il enlevait de la voiture, le prix horrible de son forfait.

BAPTISTE.

Vous l'avez vu, dites-vous...

PIERRE.

Vous ne le croyez pas, M. Baptiste; vous savez...

LE CHEF, *à Baptiste.*

Vous préviendrez votre maître de l'affreux évènement qui vient de se passer; et vous vous rendrez de suite avec lui, à Massiac, près de M. Arnaud, magistrat de ce canton.

Digitized by Google

## SCÈNE XII.

Les Précédens, un Garde.

LE GARDE.

Nous avons trouvé dans un ravin, le postillon, tué d'un coup de feu.

LE CHEF, *à Pierre.*

Où sont vos armes ?

( *Un des gardes a pris le fusil contre la roue, et le remet au chef, qui l'examine* ).

BAPTISTE, *à part, près de la charrette* ).

Il est perdu !..

LE CHEF, *à Pierre.*

Ce fusil est à vous ?

PIERRE.

Oui, monsieur.

LE CHEF.

Malheureux, il est nouvellement déchargé, et tu voudrais nier encore... Qu'on l'entraîne !.. ( *à un Garde* ). Suivez-moi, partons.

( *On entraîne Pierre ; des Gardes pennent les guides du cheval de la charrette et la font tourner. Baptiste remonte à cheval, et s'apprête à partir de son côté.* ) Tableau général.

*Fin du deuxième acte.*

---

# ACTE III.

*Le théâtre représente sur le devant, l'intérieur d'un moulin à eau; à droite de l'acteur, sont les meules, au fond, une large ouverture donnant sur la cour ; on aperçoit un petit étang et les conduits qui amènent l'eau sur les roues ; en dehors de la cour, dont l'enceinte n'est indiquée que par une haie vive, une riante campagne.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

Garçons Meûniers.

( *Au lever du rideau, le moulin est en activité ; on enlève des sacs remplis de farine. Ce tableau doit être très-animé, une paysanne chasse devant elle un âne chargé, une autre traverse le pont avec une brouette, etc.*

Digitized by Google

## SCÈNE II.

Les Précédens, CATHERINE, ses Enfans.

CATHERINE.

Fermez les vannes et arrêtez les meules, la journée s'avance, et d'ailleurs, nous n'avons plus de grain; toi, Charles, vas sur la route voir si ton père ne revient pas... il tarde bien aujourd'hui... mais je t'en prie, prends bien garde de t'approcher de l'eau... va, mon enfant.. onze heures déjà... Pierre devrait être ici depuis longtemps.

UN GARÇON.

Faut pas vous effrayer, madame Catherine, peut-être ben qu'on l'a r'tenu chez m'sieur Durand plus tard que d'coutume.

CATHERINE.

C'est possible... donnez-moi les comptes de nos moutures. (*Elle se place près d'une table, derrière laquelle sont des sacs en pile, elle compte*). Deux sacs à M. Léonard... il a dû traverser cette forêt, où il arrive si souvent des malheurs, je tremble.

LE GARÇON.

Oh! il n'y a plus rien à craindre, maintenant la route est sûre.

CATHERINE.

Pierre est si bon, si courageux... peut-être en voulant secourir quelqu'un... je cherche en vain à éloigner ces tristes idées; elles me poursuivent toujours.

(*Elle se remet à son travail*).

## SCÈNE III.

Les Précédens, Un Paysan.

LE PAYSAN, *accourant sans voir Catherine.*

Ah! mon dieu, mon dieu! quelle nouvelle... que d'viendra c'te pauvre madame Catherine.

CATHERINE.

Que dis-tu?..

LE PAYSAN, *à part.*

Elle était là... comment faire?

CATHERINE.

Mon mari!.. qu'est-il arrivé?.. réponds.

LE PAYSAN.

Rien, rien, c'est que...

CATHERINE.

Tu veux me tromper; parle, au nom du ciel, ne dois-je plus le revoir?

Digitized by Google

LE PAYSAN.

Si fait, si fait, mais...

CATHERINE.

Quoi? serait-il blessé?

LE PAYSAN.

Blessé? non, non... je ne crois pas, c'est...

CATHERINE.

Achève, ah! prends pitié de moi, quel malheur ai-je à redouter.

LE PAYSAN.

N'vous effrayez pas tant, madame Catherine, tout ça s'arrangera, allez.

CATHERINE.

Quoi donc! quoi donc, encore une fois, tu me feras mourir, où est Pierre?

LE PAYSAN.

A la mairie... il va venir... il n'peut pas tarder, M. Durand est arrivé aussi avec son intendant, M. Baptiste, et puis l'vieux domestique de la nouvelle dame... j'crois... on dit que... mais bah! c'est pas possible que M. Durand... non, je...

CATHERINE.

De qui parles-tu? c'est Pierre que je veux voir, conduis-moi.

(*Elle s'élance pour sortir, à ce moment Pierre paraît au fond de la cour avec M. Arnaud, Catherine se précipite dans ses bras*).

## SCÈNE IV.

Les Précédens, PIERRE, M. ARNAUD.

LE PAYSAN, *à part.*

Seul et libre... ah! ça, où sont donc les gens de justice?

CATHERINE.

Ah! mon ami, combien tu m'as causé de chagrin!

PIERRE, *à part.*

Saurait-elle. (*Haut*). Tu n'as cependant aucun sujet de t'allarmer, mon absence a été un peu plus longue que de coutume, c'est vrai; mais il ne m'est rien arrivé qui puisse te causer des inquiétudes, je te le promets.

CATHERINE.

Tu me l'assures?.. de quel malheur voulait donc parler Bastien?

PIERRE, *regardant sévèrement Bastien, comme pour lui reprocher son indiscrétion.*

Un malheur?.. ah! oui, c'est vrai, un changement de pro-

Digitized by Google

priétaire... je t'expliquerai ça plus tard... laisse-moi seul, M. Arnaud vient ici pour affaire, et...

CATHERINE.

M. Arnaud !.. comme tu es pâle ! la fatigue, peut-être... veux-tu...

PIERRE.

Non, je n'ai besoin de rien... vas, tu m'apporteras mes papiers.

CATHERINE, *lui prenant la main et le regardant fixement.*

Pierre, je puis être tranquille ?

PIERRE, *cachant son émotion.*

Oui, oui. (*Elle s'éloigne avec peine, Pierre fait un signe aux garçons et au paysan qui sortent de leur coté*).

## SCÈNE V.

### PIERRE, M. ARNAUD.

ARNAUD.

J'ai cédé à votre désir, Pierre, par égard pour votre malheureuse famille, j'espère que vous ne me ferez pas repentir de ma complaisance, de ma faiblesse, peut-être.

PIERRE.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir eu la bonté d'éloigner des yeux de ma pauvre Catherine tout ce qui aurait pu lui apprendre mon affreuse position, je vous demande encore une grâce, c'est de me permettre de l'entretenir sans témoins ; vos gardes veillent autour de la maison, vous devez donc être assuré que je n'essayerai pas de fuir.

ARNAUD.

Je vous en ai prévenu, j'ai peu d'instans à vous accorder ; il faut que vous soyez conduit aujourd'hui-même à Clermont ; quoique le souvenir de votre conduite toujours loyale, toujours exempte de reproche, me porte encore à croire à votre innocence, les indices qui s'accumulent contre vous sont si nombreux, que je ne pourrais, sans manquer à mon devoir, retarder d'un seul instant votre mise en accusation.

PIERRE.

Aussi, monsieur, ne vous priai-je pas de rallentir vos poursuites ; bien loin de là, si votre indulgence, votre amitié pour moi avaient tenté de les interrompre, j'aurais été le premier à vous supplier d'en finir au plutôt ; ma seule envie, vous le savez, était de préparer ma femme et mes enfans à une séparation qui serait pour eux trop cruelle, s'ils en connaissaient la véritable cause.

Digitized by Google

ARNAUD.

C'est vrai, allons, je prends encore cela sur moi, M. Durand me blâmera peut-être des ménagemens que je garde avec vous; mais je saurai calmer la vivacité de son zèle; d'ailleurs, quoique le présent semble vous accuser, mes souvenirs plaident mieux dans mon esprit votre cause que la sienne, et...

PIERRE.

Voici Catherine... ah! monsieur, je vous en prie qu'elle ne puisse rien soupçonner.

ARNAUD.

Je vous laisse avec elle.

## SCÈNE VI.

### PIERRE, CATHERINE.

CATHERINE.

Voilà tous tes papiers, mon ami.

PIERRE, *osant à peine la regarder.*

Merci, femme, merci.

(*Il met les papiers dans un portefeuille qu'il tire de dessous sa blouse*).

CATHERINE.

Qu'as-tu donc, Pierre? tu parais souffrant.

PIERRE.

Ce n'est rien, ce n'est rien.

CATHERINE.

Tu fais de vains efforts pour me cacher ton trouble... de quoi était-il question dans ton entretien avec M. Arnaud? il avait en te quittant l'air triste et sévère, et toi même en ce moment...

PIERRE.

Ce n'est rien, te dis-je, nous parlions de l'arrivée de la veuve de M. Durand l'aîné... nous aurons un nouveau bail... M. Arnaud avait des renseignemens à me demander sur l'état et le produit du moulin.

CATHERINE.

Et ce sont des choses aussi simples, aussi naturelles, qui ont causé ton agitation?.. tu crois donc qu'il est bien facile d'abuser ma tendresse?.. tu as des chagrins, j'en suis sûre... ah! mon ami, aux jours de ton bonheur tu n'as jamais eu de secret pour moi; pourquoi donc, si tu es malheureux, vouloir me cacher tes peines; qui doit les partager, si ce n'est ta Catherine, et qui, mieux qu'elle, saurait les adoucir?.. ah! parle, je t'en conjure?

Digitized by Google

PIERRE.

Il faut que je te quitte...

CATHERINE.

Me quitter !..

PIERRE.

Oui... mais pour peu de temps, sans doute.

CATHERINE.

Où dois-tu te rendre ?

PIERRE.

A la ville... M. Arnaud m'y accompagnera.

CATHERINE.

M. Arnaud, toujours M. Arnaud !.. quel est le but de ce voyage ?.. explique-toi, je t'en supplie ?

PIERRE.

Pourquoi donc tant d'inquiétudes ?.. une absence de quelques jours n'a rien de bien effrayant... tu te forges des sujets de crainte... voyons, si nous devions être séparés longtemps ; serais-je moins triste que toi ?.. allons, allons, du courage, de la confiance... fais venir nos enfans.

CATHERINE.

Nos enfans ?

PIERRE.

Sans doute, je ne les ai pas encore vus, et je veux les embrasser avant de partir.

CATHERINE.

Eh ! quoi ! déjà ?..

PIERRE.

M. Arnaud m'attend ; peut-être va-t-il venir lui-même me chercher... pourquoi me regarder ainsi ? pourquoi ces larmes ? je te le repète encore, tu n'as pas le moindre motif pour t'affliger... mais le temps s'écoule... vas chercher nos enfans.

(*Elle lui serre la main, le regarde encore avec inquiétude, et sort par la porte de coté*).

## SCÈNE VII.

PIERRE, *seul.*

Pauvre femme !.. quelle fatalité... être accusé d'un assassinat ! moi !.. et aucun moyen de détruire ces preuves... un seul témoin, François, aurait pu me justifier, et le malheureux a fui avec l'enfant... il a craint, sans doute, d'être accusé comme moi... eh ! bien, je ne le trahirai pas ; je périrai s'il le faut ; mais je ne m'exposerai à entraîner un autre dans



Digitized by Google

ma perte. Dieu ! si Catherine soupçonnait ce malheur, elle en mourrait... allons, allons, ne perdons pas courage, le ciel m'aidera peut-être à en sortir... ce M. Durand qui crie si haut pour demander vengeance... nous verrons... les voilà... ah ! mon cœur se serre !..

## SCÈNE VIII.

PIERRE, CATHERINE, *deux enfans.*

( *Les enfans se jettent dans les bras de leur père, qui les embrasse avec émotion* ).

CATHERINE.

Que vois-je ?.. tu pleures.

PIERRE.

Moi ? non, non... mais où est donc Charles ?

CATHERINE.

Il était allé au-devant de toi, il va venir. ( *après un instant de silence* ). Pierre, écoute-moi, tu doutes de mon courage ; tu veux me cacher un évènement qu'il faudra bien que je connaisse un jour... oh ! ne cherche plus à m'abuser... j'ai su lire dans ton âme : dis-moi, mon ami, as-tu fait quelque perte ; des paiemens ont-ils été manqués ? pourquoi m'en faire un mystère ? avec du travail et de l'économie, nous viendrons à bout de tout réparer : allons, voyons, de la confiance, à tôn tour, tu sais que j'en suis digne...

PIERRE, *à part.*

Que lui dire ?..

## SCÈNE IX.

Les Précédens, M. ARNAUD.

ARNAUD.

Pierre, on vous attend.

PIERRE.

Je suis prêt à vous suivre.

CATHERINE.

Arrêtez... ah ! monsieur, soyez plus humain que lui, par pitié, dissipez le doute affreux qui m'accable.

ARNAUD.

Votre mari a dû vous dire, madame, que son départ n'a rien d'effrayant pour vous, nous vous le ramènerons bientôt, je l'espère.

PIERRE.

N'est-il pas vrai ? ( *bas à M. Arnaud* ). Ah ! monsieur,

Digitized by Google

que je vous remercie. (*haut*). Eh! bien, femme, tu ne voulais pas me croire.

CATHERINE.

M. Arnaud, vous êtes incapable de me tromper, je le sais; je reverrai Pierre bientôt, vous me l'assurez ?

ARNAUD.

Oui, madame, tranquillisez-vous, je vous y engage encore... partons, il est temps.

PIERRE.

Adieu, Catherine! (*Il l'embrasse*).

(*A ce moment, le petit Charles entre en courant*).

## SCÈNE X.

Les Précédens, LE PETIT CHARLES.

CHARLES.

Maman, maman, qu'est-ce que ça veut donc dire? il y a des soldats tout autour de la maison.

CATHERINE.

Des soldats !

CHARLES.

Oui, ils demandent papa, tout de suite.

CATHERINE.

Ton père, juste ciel !

LE PETIT CHARLES.

Il y a une dame de tuée dans l'bois, et...

CATHERINE.

Un assassinat!.. Pierre, tu m'as trompée.

PIERRE.

Catherine, me croirais-tu coupable ?

CATHERINE.

M'en préserve le ciel! mais comment se fait-il que ce soit toi qu'on accuse ?

PIERRE.

Tu le sauras trop tôt... il faut partir, on nous attend; adieu.

CATHERINE.

Je ne te quitte pas que tu ne m'ayes fait connaître cet horrible mystère.

PIERRE.

Ce n'est pas à tes yeux que j'ai besoin de me justifier; en présence de ce Dieu qui a béni notre mariage, je te jure que je suis innocent; espère donc, je te serai bientôt rendu, j'en ai le pressentiment; demeure ici, console nos enfans, et attends tout

Digitized by Google

de la providence et de l'équité de mes juges ; adieu encore une fois, adieu femme, du courage, tu es mère... ils ont besoin de toi ! allons, allons, adieu !

(*Il s'arrache des bras de Catherine et va sortir, lorsque Durand et Baptiste paraissent*).

## SCÈNE XI.

Les Précédens, DURAND, BAPTISTE, ROBERT, Gardes.

CATHERINE.

Que vois-je? M. Durand... ah ! monsieur, je vous en conjure, ayez pitié de nous : on accuse mon mari d'un crime horrible ; vous le connaissez, monsieur, vous savez s'il en est capable ; ah ! je vous en supplie, prenez sa défense, empêchez qu'on ne l'arrache du sein de sa famille ; vous me voyez à vos pieds !..

PIERRE, *revient sur ses pas.*

Que fais-tu, Catherine ? il est un de mes accusateurs.

CATHERINE.

Lui ?.. est-il possible !

DURAND.

Madame, je partage votre douleur ; mais je n'ai pu soustraire à la justice l'homme qui, presque sous mes yeux, a commis un meurtre sur la personne d'une sœur tendrement chérie. Oui, madame, si le forfait de Pierre couvre sa famille de honte, il porte dans la mienne le deuil le plus affreux.

PIERRE.

Misérable, tu oserais...

DURAND.

Vos injures ne peuvent m'atteindre. (*au juge*). Monsieur, je m'étonne que vous n'ayez pas encore donné l'ordre d'emmener cet homme.

ARNAUD.

Et moi, monsieur, je m'étonne que vous vous arrogiez le droit de m'imposer une règle de conduite ; je sais ce que j'ai à faire, et ce n'est pas de vous que j'attends des avis.

PIERRE, *à Arnaud.*

Avant de nous éloigner, j'ai encore une faveur à implorer. Puisque M. Durand met tant d'acharnement à m'accuser, je ne serais pas fâché d'opposer à son témoignage, celui de tous les braves gens du pays qui me connaissent. Qu'on les fasse venir, et on verra.

BAPTISTE, *bas à son maître.*

Opposez-vous...

Digitized by Google

DURAND.

J'espère que vous ne consentirez pas à ce nouveau délai.

ARNAUD.

Pourquoi donc, s'il peut être utile à la découverte de la vérité.

DURAND.

Mais, les recherches qu'a rendu nécessaires la disparition de mon neveu, m'empêcheront...

ARNAUD.

J'entends; eh! bien, monsieur, je recevrai ici même votre première déposition.

DURAND.

Mais il me semble...

ARNAUD.

C'en est assez! ( *Il parle bas à l'un des Gardes, et fait signe qu'on emmène Pierre dans la pièce voisine* ). Vous pouvez suivre votre mari, madame.

( *Catherine sort avec ses enfans et Pierre* ).

## SCÈNE XII.

ARNAUD, DURAND, BAPTISTE, le Secrétaire de M. Arnaud, Gardes.

( *On apporte sur une table, un mouchoir, une cassette, un sac et une valise* ).

ARNAUD.

Ah! c'est vous, Robert, la charrette de Pierre n'est point encore arrivée?

BAPTISTE.

Non, monsieur, mais elle ne peut tarder.

ARNAUD.

Il suffit; j'ai fait mettre par écrit, vos réponses aux différentes questions que je vous ai adressées; veuillez prendre connaissance du procès-verbal; si vous trouvez que rien n'y a été omis, vous aurez la bonté de le signer. ( *Il remet un papier à Durand, puis, s'adressant à Baptiste* ). Quant à vous, voici votre interrogatoire, voyez s'il est exact. Vous, Robert, vous ne pouvez nous donner aucun éclaircissement.

ROBERT.

Non, monsieur, ma pauvre maîtresse est partie à deux heures du château de M. Durand; voilà tout ce que je sais.

ARNAUD.

Qui vous a empêché de suivre madame Durand?

Digitized by Google

ROBERT.

L'ordre qu'elle m'a fait donner par monsieur, avec lequel je ne devais partir qu'aujourd'hui pour Massiac.

ARNAUD, *au secrétaire.*

Prenez note de tous ces détails.

(*Pendant que Durand et Baptiste lisent les papiers qu'on leur a remis tous les paysans arrivent*).

## SCÈNE XIII.

Les Précédens, les Paysans.

UN DES PAYSANS.

V'là qu'nous arrivons tous, M. Arnaud, pour rendr' témoignage en faveur de c' bon Pierre.

ARNAUD.

C'est bien, mes amis, c'est bien. (*à Durand et à Baptiste*), vous avez lu? (*signe affirmatif*). Signez.

(*On fait revenir Pierre, sa femme et ses enfans*).

## SCÈNE XIV.

Les Précédens, PIERRE et sa Famille.

ARNAUD, *à Durand.*

Persistez-vous, monsieur, à accuser cet homme du meurtre de votre belle-sœur?

DURAND, *hésitant un peu.*

Oui, monsieur; mais ma déposition n'est que le résultat des rapports de Baptiste et des gardes.

ARNAUD, *à Baptiste.*

Et vous?

BAPTISTE.

Je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit.

PIERRE.

Infâmes imposteurs!..

ARNAUD.

Calmez-vous, Pierre, et répondez-moi?

PIERRE.

Un instant, monsieur, je dois vous faire bien connaître celui qu'on accuse. J'ai servi mon pays avec courage, à défaut d'autres preuves, je pourrais montrer mes cicatrices, car c'est par le nombre de mes blessures que je compte mes campagnes; une conduite irréprochable m'ayant mérité l'estime de mes chefs et les bienfaits du Roi, je suis enfin rentré dans mes foyers, portant sur mon sein le signe des braves et je puis le dire, je n'ai jamais cessé d'en être digne. (*Il ote sa blouse et*

Digitized by Google

*découvre une croix d'honneur sur sa poitrine* ). Vous voyez ce que j'ai été, vous allez voir ce que je suis. Viens, ma chère Catherine, approchez, mes amis, voilà une femme qui depuis dix années fait mon bonheur, voilà des enfans qui promettent à ma vieillesse les plus heureux jours, je les aime de toute mon âme, j'en suis aimé de même. Sans être riche, j'ai de quoi vivre honnêtement avec ma famille; pourquoi donc aurais-je commis un crime?.. venez tous là sur mon cœur. ( *Il forme un grouppe avec sa famille* ). Maintenant, monsieur, interrogez-moi, je suis prêt à répondre.

ARNAUD, *à part.*

Ce n'est pas là le langage d'un coupable. ( *Haut* ). Vous l'avez entendu, M. Durand.

DURAND.

Ma conviction ne saurait être ébranlée par ses discours.

LE PAYSAN.

Ah! m'sieur Arnaud, c'est Pierre qu'il faut croire, nous l'connaissons ben, nous autr's, et il n'y en pas un qui n'jure avec moi qu'il est innocent.

TOUS.

Oui, il est innocent.

BAPTISTE, *bas à son maître.*

M. Arnaud est pour lui, tenons-nous sur nos gardes.

DURAND, *haut à M. Arnaud.*

Notre présence vous est-elle encore nécessaire, monsieur,

ARNAUD.

Non, vous pouvez vous retirer. ( *A ce moment, le petit Charles qui s'est approché de la table, veut s'emparer du mouchoir qui est dessus, le secrétaire l'en empeche* ).

CHARLES, *voulant arracher le mouchoir.*

Laissez-moi donc, c'est à mon papa, je le connais bien, peut-être.

ARNAUD.

Qu'entends-je?.. Pierre, cet enfant dit-il vrai.

PIERRE.

Oui, monsieur, ce mouchoir est à moi.

ARNAUD.

Est-il possible?.. malheureux, c'est celui qui a servi à étouffer les cris de la victime.

CATHERINE.

Juste ciel!

BAPTISTE, *bas à son maître.*

Nous sommes sauvés, heureux hasard.

Digitized by Google

ARNAUD, *à Pierre, avec sévérité.*

Pourrez-vous m'expliquer cette circonstance ?

PIERRE.

Rien n'est plus facile; j'ai perdu ce mouchoir dans la maison de monsieur, je ne sais comment il se fait qu'on l'ai trouvé cette nuit...

DURAND, *s'empressant de lui couper la parole.*

Il faudrait une fable mieux ourdie pour renverser un indice si accablant.

CATHERINE.

Laissez parler mon mari, M. Durand, avez-vous donc si grand intérêt à le perdre, que vous vous croyez forcé de l'interrompre, toutes les fois qu'il entreprend de se justifier ?

ARNAUD.

Pierre, jusqu'à ce moment, malgré tout ce qui vous accuse, j'espérais que vous pourriez faire reconnaître votre innocence; mais cette dernière preuve que vous ne combattez que par une assertion qui peut, qui doit être suspecte, dissippe mes doutes, fixe mes résolutions, et détruit le reste d'intérêt que je vous portais encore, plus de retard, emmenez l'accusé.

CATHERINE.

Un moment, un moment encore, ah! monsieur, daignez m'écouter!.. bien loin d'être une preuve de plus contre Pierre, ce qui vient de se passer est tout en sa faveur, s'il était coupable, en effet, n'aurait-il pas nié que ce mouchoir fut à lui; et alors, sur le témoignage de son fils, de son fils seul, l'auriez-vous envoyé à la mort ? ( *M. Arnaud fait approcher les gardes* ). Monsieur, vous ne voulez pas m'entendre! mes enfans, venez, embrassons ses genoux.

( *Elle tombe aux pieds de M. Arnaud* ).

## SCÈNE XV.

Les Précédens, FRANÇOIS et ADOLPHE, *dans la charrette.*

ARNAUD.

Relevez-vous, madame, croyez que j'userai de tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour aider votre mari à se justifier, et que l'évidence seule pourra me déterminer à l'abandonner à ses juges. D'étranges doutes agitent encore mon esprit... Pierre, vous allez me suivre, j'ai besoin de vous entretenir en particulier. ( *à Durand* ). Vous, monsieur, demeurez ici avec Baptiste.

( *M. Arnaud entre avec ses gardes et Pierre dans l'appartement de celui-ci, Catherine, ses enfans et les autres*

Digitized by Google

*personnages s'éloignent d'un autre côté. Catherine lance sur Durand un coup d'œil qui le fait frémir* ).

BAPTISTE.

Remettez-vous donc, monsieur, votre trouble a failli nous trahir.

DURAND.

N'as-tu pas remarqué avec quelle sévérité M. Arnaud fixait les yeux sur nous... son amitié pour Pierre, son hésitation, ses délais, tout me fait frémir !

BAPTISTE.

Qu'avons-nous à redouter ? le hasard nous a servi au-delà de nos vœux. Les indices réunis contre Pierre sont trop forts, trop nombreux pour qu'il puisse résister, aucun témoin n'est venu les combattre; c'est donc lui qui portera la peine de notre crime.

DURAND.

Tu cherches en vain à dissiper mes craintes, elles ne sont que trop fondées. Malheureux ! tu as voulu te réserver les moyens de me tenir dans ta dépendance, et l'enfant que tu as sauvé reparaîtra peut-être pour nous perdre tous deux.

BAPTISTE.

Attendez... oui... je m'étais emparé de ce sac d'argent que Pierre a apporté lui-même hier, pour prix de son fermage... il était dans la chaise de poste de madame Durand... si on le trouve sur la charrette, ce sera contre Pierre une dernière preuve... il n'y a point à balancer... regardez si personne ne peut nous surprendre.

( *Il va cacher le sac d'argent dans la charrette* ).

DURAND.

On approche.

BAPTISTE.

Calmez-vous encore une fois... maintenant c'est fait de lui !

## SCÈNE XVI.

Les Précédens, M. ARNAUD, PIERRE, les Gardes.

ARNAUD.

Toujours même langage, même sincérité, et pourtant l'infortuné ne peut détruire aucun indice... allons, messieurs, il faut partir.

DURAND, *à M. Arnaud.*

Monsieur, avant de vous éloigner, ne jugerez-vous pas convenable de vous assurer si la charrette de l'accusé ne contient rien qui dépose contre lui. Parmi les objets renfermés dans la chaise de ma sœur, on n'a pas retrouvé un sac d'argent qu'il



Digitized by Google

avait lui-même apporté au château pour le loyer de son moulin.

PIERRE.

Que dites-vous? (*M. Arnaud a fait un signe à un des gardes, qui a été chercher autour du grand panier et rapporte le sac*).

ARNAUD, *prenant le sac.*

Plus de doute!.. emparez-vous de lui.

CATHERINE.

Arrêtez! arrêtez!.. ils l'entraînent à la mort!.. Pierre, ah! je ne te quitte pas. (*Elle l'embrasse étroitement*).

PIERRE, *très-ému.*

Adieu!.. adieu!..

ARNAUD.

Partons. (*Mouvement général*).

FRANÇOIS, *soulevant le couvercle de son panier.*

Un instant! un instant!.. je suis là, moi!.. et je suis là pour le sauver.

DURAND, *à part.*

Grand dieu!

BAPTISTE, *lui serrant la main.*

De la prudence.

FRANÇOIS, *descendant de la voiture.*

Oui, j'ai tout vu, M. le juge, et c'que j'ai à dire chang'ra p't'être ben les affaires au point que c'lui-là qui accusait, s'ra accusé à son tour... ah! vous n'vous doutiez pas qu'vous faisiez conduire ici vous-même l'témoin qui doit vous perdre.

DURAND.

Qu'oses-tu dire, misérable?.. monsieur, le témoignage d'un pareil homme...

ARNAUD.

Laissez-le s'expliquer. (*On ramène Pierre*).

FRANÇOIS.

Voilà ce que c'est, je causais avec Pierre, quand nous avons vu arriver c'te chaise sans postillon; nous avions entendu un coup de pistolet, Pierre a couru tout de suite, il a ouvert la portière, la pauvre dame il la croyait évanouie, et pour lui donner du secours, il a tout r'tiré de la voiture, en ce moment les gardes sont venus, et on a arrêté ce pauvre garçon. Quant à moi, je n'en fais pas le fier, comme j'avais peur, je m'étais caché dans ce grand panier, et quand j'ai vu quelle tournure ça prenait, j'ai pensé qu'on pourrait bien m'accuser de complicité; ça m'a décidé à ne pas me montrer, voyez-vous... mais ma foi, je suis honteux d'avoir eu l'idée de me sauver seul, et de laisser ce brave homme dans la peine,

Digitized by Google

et arrive que pourra, j'ai voulu tout vous raconter franchement, et je l'ai fait, oui da, aussi vrai que je m'appelle François de mon nom, que je suis chaudronnier de mon état, et l'plus honnête chaudronnier de l'Auvergne, encore, comme chacun sait, je crois que c'est clair, hein? j'ai dit: arrangez-vous là dessus.

DURAND.

L'étrange déposition de cet homme ne détruit pas les faits, et doit même faire soupçonner...

FRANÇOIS.

Soupçonner! c'est ça, je m'y attendais... ah! vous soupçonnez, vous, M. Durand... et bien, moi aussi, je soupçonne.

DURAND, *à M. Arnaud.*

Souffrirez-vous?..

ARNAUD.

Laissez-le parler, encore une fois, j'aime à penser que vous n'avez rien à craindre des suites de ses explications, et elles peuvent jeter un grand jour sur cette affaire.

CATHERINE.

Parlez, parlez, François, et sauvez mon mari.

FRANÇOIS.

C'est bien mon intention, ce pauvre Pierre.

(*Il serre la main de Pierre*).

DURAND.

Je vois bien quel est le but de cet homme; ajouterez-vous foi à toutes ses impostures?

FRANÇOIS.

Des impostures!.. oh! ce sont des impostures, vous osez soutenir ça, vous; quand je n'ai pas perdu un mot de votre conversation d'tout à l'heure, avec ce grand coquin-là... quand j'ai vu déposer le sac sur la charrette. Quand!.. ah!.. ce sont des impostures! eh! ben, nous allons voir... Arrive ici, mon petiot, tu sauras reconnaître les bons et les méchans, toi... eh! petiot.. (*Il va chercher Adolphe dans le panier*).

CATHERINE.

Quel mystère?

DURAND, *à part.*

Nous sommes perdus!

FRANÇOIS.

Tiens, regarde celui-là, d'abord.

(*Il le jette dans les bras de Pierre*).

LE PETIT ADOLPHE.

Ah! c'est toi, que je suis content de te revoir.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Là !.. que disais-je donc ? à cette heure, de ce côté, viens...
( *Il le conduit près de Baptiste et Durand* ).

FRANÇOIS.

Eh ! là ! tournez-vous en face de lui ; il n'aura p't'étr' pas autant de plaisir à vous r'voir vous autr's ; mais c'est égal.

ADOLPHE, *les reconnaissant.*

Ah ! ( *il veut s'éloigner* ). Laissez-moi, ils vont me faire du mal !

FRANÇOIS.

N'ayes pas peur, nous sommes là.

ADOLPHE.

Je le reconnais bien, c'est celui qui m'a emporté bien loin, bien loin ; aussi, je lui ai bien égratigné les mains.

FRANÇOIS.

Les mains. ( *à Baptiste* ). Eh ! vîte, montre-les tes mains... allons donc... eh ! l'enfant a dit vrai, voilà les traces...

DURAND.

Monsieur, croyez...

ARNAUD.

Je ne crois plus rien de vous, monsieur, tremblez ! ce que ce brave homme a dit, va s'accomplir ; d'accusateur vous deviendrez accusé. Tranquillisez-vous, justice sera faite. ( *aux Gardes* ). Emmenez ces misérables!.. vous, Pierre, restez au sein de votre famille.

PIERRE, *tenant sa femme et ses enfans dans ses bras.*

Ah ! monsieur, ma reconnaissance.

ARNAUD.

Vous ne m'en devez pas, mon ami, la providence a tout fait, et c'est elle seule qu'il faut remercier.

FRANÇOIS.

Oui, oui, c'est elle qu'il faut remercier... les méchans ont beau faire, tôt ou tard, les bons finissent par l'emporter... Allons, viens, Pierre ; venez Catherine, que je vous embrasse... ah ! que je suis content de ma journée.

TOUS.

20 JY 63

Vive Pierre ! ( *On entoure Pierre, on le félicite ; on caresse le petit Adolphe ; les Gardes entraînent Durand et Baptiste. M. Arnaud se dispose à les suivre ; on l'arrête pour le remercier encore ; les chapeaux volent en l'air*, etc., etc. )

TABLEAU GÉNÉRAL.

*Fin du troisième et dernier acte.*

Digitized by Google